SERMON

Prononcé devant

LA CHAMBRE DES COMMUNES

Le trente uniéme de Janvier, 168⅞.

Jour d'Action de Graces POUR La delivrance de ce Royaume DE LA Papauté & du Pouvoir Abſolu,

Par le moyen de

SON ALTESSE

Monſeigneur le Prince d'Orange.

Traduit de l'Anglois du Reverend Docteur Burnet, Chapelain de Son Alteſſe.

A LONDRES,

Imprimé par *R. E.* pour *R. Chiſwel* demeurant à l'enſeigne de la Roſe & Couronne dans le Cemetiere de S. Paul.

M DC LXXXIX.

699. f. 4
10

SERMON

Prononcé devant

LA CHAMBRE

DES

COMMUNES

Le trente unième de Janvier, 168[illegible].

Jour d'Action de Graces

POUR

La délivrance de ce Royaume

DE LA

Papauté & du Pouvoir Absolu,

Par le moyen de

SON ALTESSE

Monseigneur le Prince d'Orange.

Traduit de l'Anglois du Révérend Docteur Burnet, Chapelain de Son Altesse.

A LONDRES,

[illegible] pour E. Ch[illegible] demeurant à Pensilvanie [illegible] Cornuaille dans le Cimetière de S. Paul.

MDCLXXXIX.

SERMON

Prononcé devant

La Chambre des Communes,

Pſeaume CXLIV. 15.

O que bien-heureux eſt le peuple, auquel il eſt ainſi! O que bien-heureux eſt le peuple, duquel l'Eternel eſt le Dieu!

IL n'y a point d'inſtinct plus fort & plus general que le deſir du bonheur; il ſe trouve une eſpece de charme dans le ſon même de ce mot, à l'ouïe duquel on ſe laiſſe entrainer. Et quoy qu'il y ait des ames nobles & genereuſes qui s'élevent au deſſus de ce qui a ſon raport aux choſes de l'interêt, vous les verrez pourtant ſouhaiter avec beaucoup de paſſion le bonheur de leur propre païs. Il faut avoüer que voir ſon païs heureux, & ſe croire ſoy-même heureux, ce ſont des motifs à la joye auſquels peu de gens ſont capables de reſiſter: mais il peut être que le nombre eſt bien petit de ceux qui ont la veritable idée du bonheur, dont le Pſalmiſte fait mention. Car aprés avoir conſideré ces differentes benedictions capables

de

de faire les plus fortes impreſſions ſur la nature humaine, comme celles d'avoir des fils de bon naturel, des filles bien faites, des greniers remplis, des troupeaux fertiles, & des animaux propres à cultiver la terre, ajoûtant à cela une poſſeſſion de tous ces biens tranquille & à couvert, ſoit des ennemis de dehors, ſoit des deſordres de dedans, *qu'il n'y ait ni aſſaillant, ni qui faſſe ſortie, & qu'il n'y ait point de cri dans les places.* Aprés avoir prononcé ſur tout cela, *O que bien-heureux eſt le peuple auquel il eſt ainſi*, il n'en demeure pas là, mais enſuite de ce catalogue de benedictions qu'il avoit ramaſſées enſemble, il parle d'un autre bonheur beaucoup plus excellent. L'oppoſition paroît davantage & avec plus de beauté dans la traduction des Septante Interpretes: *le peuple auquel il eſt ainſi, a été eſtimé* ou *appellé heureux, mais heureux eſt le peuple dont Dieu eſt le Seigneur*; comme ſi tout autre bonheur n'étoit qu'imaginaire, & que celuy-cy fût le ſeul, réel & veritable. Il eſt pourtant certain, que ſi nous pouvons trouver une Nation qui poſſede ces deux ſortes de bonheur, nous devons la croire heureuſe ſans diminution ni comparaiſon. Et, ſi tout conſideré, il paroît que nous ſommes la Nation à qui les deux branches de cette benediction appartiennent, & que nous pouvons être, à moins que ce ne ſoit nôtre faute, le juſte ſujet de l'envie de tout le monde; alors nous ſerons obligez de conclure cette action par les plus grandes demonſtations de joye qu'il ſoit poſſible, nous trouvant dans un auſſi heureux état. Nous nous ſentons déja delivrez de grands maux, qui non ſeulement nous avoient en veuë, mais qui étoient déja actuellement tombez ſur nous. Nous avons auſſi le plus grand ſujet du monde d'eſperer un établiſſement

ment heureux, & nous devons croire que nôtre Religion éclatera par tout le monde, & que nôtre Nation donnera la Loy à toutes les autres. Qui eſt-ce qui peut jetter les yeux ſur cette illuſtre Aſſemblée, qui repreſente toute l'Angleterre, formée comme elle eſt, ſans qu'il y ſoit entré rien de ces artifices & de ces pratiques qui rendoient depuis peu la Convocation d'un Parlement auſſi redoutable qu'elle étoit à ſouhaiter dans toutes les autres occaſions? Qui eſt-ce, dis-je, qui peut jetter les yeux ſur tout cecy ſans faire naître dans ſon eſprit les juſtes attentes de tout ce qu'il peut y avoir de grand & de beau? Ou qui peut, en ſe tournant en arriere, regarder ces nuées obſcures qui nous environnoient, chargées d'orages & de tonnerres, & conſiderer le calme dont nous jouïſſons à preſent? Qui peut faire reflection ſur ces divers degrez de la Providence, j'ay preſque dit, ſur ces prodiges & ſur ces miracles qui ont procuré nôtre liberté, ſans donner à ſon cœur l'eſſort de courir aprés les plus agréables eſperances? Vous ſentez dêja beaucoup de douceur, & vous vous en promettez beaucoup plus; auſſi êtes vous en bon chemin pour cela, quand vous venez dans le deſſein de celebrer vos actions de graces pour donner des marques de vos reconnoiſſances à cette ſource de vie, à qui vous êtes redevables de la nouvelle liberté dont vous jouïſſez aujourd'huy. C'eſt là le veritable moyen de conſerver ce que vous avez dêja obtenu, & de le faire monter juſques à ces fins heureuſes, auſquelles vos ſouhaits même vous peuvent porter. Il n'y a perſonne qui ne ſoit remply de l'heureux changement de nos affaires; mais qu'il y en a peu qui par le ſervice de leur cœur en donnent toute la gloire à celuy à qui elle eſt uniquement duë.

Nous

Nous avons ajoûté à nos pechez paſſez les apparences exterieures des jours de Jûne & de Rejoüiſſance, & quelque touché que ſoit le gros du peuple, en faveur de qui il peut être, qu'il y en a beaucoup qui ſont bien-aiſes de faire paroître une condeſcendance exterieure à des Ordres ſemblables, pendant que dans leurs cœurs ils les deteſtent: il eſt bien certain pourtant, que quand on celebre de ſemblables jours avec un mépris trop groſſier pour meriter le nom d'hypocriſie, on ne fait que s'expoſer à la même condamnation de ceux qui *honorent Dieu de leurs levres, pendant que leur cœur en eſt fort éloigné.*

Pour venir à l'explication de mon texte, je ne pretens pas inſiſter ſur les differens chefs qui ſont mentionnez dans les verſets précedens, & qui rendent un peuple heureux, je me contenteray de conſiderer les paroles qui précedent immediatement; *Qu'il n'y ait ni aſſaillant ni qui faſſe ſortie, & qu'il n'y ait point de cri dans les ruës.* Je feray voir, premierement ce que chacune de ces choſes ſignifie. Secondement, je conſidereray comment de pareilles benedictions nous peuvent convenir. En troiſiéme lieu, je vous feray voir en quoy conſiſte cette felicité ſuperieure & plus eſtimable d'avoir le Seigneur, le veritable Jehovah pour le Dieu de la Nation. Et enfin, j'examineray ce que vous devez faire pour vous rendre vous & toute la Nation participans de cette felicité.

I. Ce mot *aſſaillant* ſe peut entendre ou d'une Invaſion d'Ennemy, ou de quelque violence que ce ſoit commiſe par les Voiſins qui nous environnent: le mot Hebreu ſignifie en general *une breche*; ainſi

cette

cette expreſſion *ſans qu'il y ait d'aſſaillant*, n'emporte pas davantage qu'un repos qui ſoit ſi ferme & ſi bien étably, que rien ne ſoit capable de cauſer aucune traverſe à la ſureté du Public. Les Septante Interpretes ont paraphraſé ce mot de cette maniere, *qu'il n'y ait point de haye rompuë*, ou, *de breche dans la muraille*. Suivant cette explication, ou on peut raporter cela à toute la Nation, conſiderée ſous la figure d'une Ville fermée de murailles, à cet égard une Invaſion ennemie eſt comme une breche faite aux murs, ou aux baſtions d'une Ville: ou bien cela ſe peut entendre plus particulierement de l'enclôture des biens qui appartiennent à chacun en particulier, de ſorte que la benediction d'une Nation, ſelon la force de cette phraſe, revient à cecy, qu'ils ſont en ſi grande aſſûrance à l'égard du general, & ſi bien gardez à l'égard des particuliers, qu'ils n'ont à craindre ni les injuſtices de leurs Voiſins, ni les violences de leurs Ennemis.

L'expreſſion ſuivante, *qu'il n'y ait perſonne qui faſſe de ſortie*, peut ſignifier deux choſes, ou la ſortie d'un peuple vers une Nation étrangere: ſelon la coûtume des Conquerans & des Empires d'Orient, qui emmenoient avec eux ce qu'il y avoit de gens les plus conſiderables dans un païs, & les tranſportoient dans un autre: & en échange en emmenoyent d'autres de leur propre païs qu'ils établiſſoient dans ces endroits dépeuplez, ce qui produiſoit une confuſion terrible entre les Ordres Superieurs & Inferieurs. Cette Politique nous paroît clairement dans l'hiſtoire que nous avons de la Captivité des Juifs ſous les Rois des Aſſyriens & des Babyloniens.

Ou cette expreſſion, *qu'il n'y ait point de ſortie*, peut ſignifier un abandon du païs, quand les habitans ſe trouvent ſi peu en ſeureté chez eux, qu'ils ſont obligez de chercher ailleurs ce repos dont ils ne peuvent plus joüir dans leur propre païs.

Par *le cry*, dont il eſt icy parlé, on peut entendre ou les crieries publiques qui arrivent ordinairement à la veuë d'une Invaſion ennemie, ou de quelque autre danger eminent : ou on peut entendre les murmures ſecrets de ceux qui font ce qu'ils peuvent pour remedier aux injuſtices qu'on leur a faites. Le mot de *place* ou de *rue*, qui eſt icy employé, ſignifie dans l'Hebreu toute ſorte de place & de campagnes publiques. Ainſi en oppoſant les crieries à la juſtice, comme fait le Prophete, *Eſa. V. 7. J'ay attendu juſtice, & voicy crierie*, on peut fort bien raporter ces paroles aux crieries des oppreſſez dont le Sage étoit ſi touché, qu'il s'exprime de cette maniere, *Eccleſ. IV. 1, 2. Voicy la force eſt du côté de ceux qui leur font tort, & n'ont point de Conſolateur*, ce qui le fait eſtimer plus les morts que les vivans ; de ſorte que cette expreſſion, *qu'il n'y ait point de cri dans les places*, ou *dans les rues*, ſignifie que l'adminiſtration de la Juſtice ſe faſſe avec tant d'équité, que les pauvres ne puiſſent avoir aucun ſujet de crier & de faire paroître leurs murmures au milieu des ruës. On peut encore pouſſer la force de cette expreſſion plus loin, que comme on ne doit donner aucune juſte occaſion de plainte & de crierie, auſſi on faſſe ceſſer l'inclination au murmure, même à ceux qui ſont injuſtes & mal fondez : & que comme le Gouvernement doit être juſte & équitable, auſſi le peuple puiſſe y être ſenſible & en paroître reconnoiſſant.

Suivant

Suivant cela pour reduire en un toutes ces differentes explications, le bonheur d'un peuple, comme il eſt icy exprimé, conſiſte en cecy. Quand un Gouvernement eſt fort & vigoureux par raport aux ennemis de dehors, quand il eſt juſte & équitable par raport à l'adminiſtration du dedans, & que toute la ſocieté & chacun de ſes membres ſont en toute ſorte de ſureté ; quand perſonne n'eſt obligé d'abandonner ſon païs, qu'il n'en a pas même la penſée, & qu'il y regne un calme general dans la diſpoſition de tous les hommes, & que le Gouvernement s'execute en toute équité : ſans entendre de crieries, de murmures & de reproches dans les places publiques.

Il n'eſt point neceſſaire de rien ajoûter à cette deſcription du bonheur d'une Nation pour en faire l'Eloge, ce ſeroit abuſer mal à propos de vôtre patience. Un homme qui voudroit employer ſa Rhetorique pour priſer la ſanté, ou pour faire l'Eloge du Soleil, ne ſeroit pas écouté fort favorablement. J'avouë que s'il falloit faire le panegyrique de la Tyrannie ou d'un Gouvernement injuſte & cruel, il faudroit avoir recours à toutes les ſubtilitez de l'eſprit, à l'inveption & à des figures auſſi vives que l'eſprit humain en pourroit fournir, pour rendre ſeulement ſupportable une choſe ſi odieuſe en elle-même ; en ſacrifiant la verité à l'interêt, & colorant le tout avec ſubtilité & eloquence, on pourroit faire voir de l'agrement dans la defence d'une méchante cauſe : mais rien n'eſt plus inutile que de faire l'Eloge de ce que je viens d'établir, quand le ſentiment de chaque particulier précede même les reflections qu'il peut faire ſur ſes obſervations,

ou ſur celles des autres, qui le porte à conclure qu'un état pareil eſt un grand bonheur, parce qu'il le ſent ainſi. Et certes de voir les miſeres de ces Nations qui ont l'avantage du Soleil & du terroir ſur celles-cy qui ne laiſſent pas d'être heureuſes, quoy qu'elles ſoient privées de la force du Soleil & de la fertilité d'un terroir, cette vuë fournit un argument plus fort que tout ce que la ſubtilité de l'eſprit & l'Eloquence peuvent inventer. En un mot, la liberté & la juſtice ſont ſi naturellement deſirées de tous les hommes, & le bonheur qu'elles renferment ſe rend ſi ſenſible, qu'il eſt auſſi peu utile & ſupportable de s'attacher à en diſcourir, que de s'étendre ſur les avantages qu'un homme qui voit & qui entend à ſur un aveugle & ſur un ſourd. Vous voyez donc ce qu'il faut entendre par *un peuple auquel il eſt ainſi*, ou *un peuple qui eſt dans une telle circonſtance*. Et je ſuis ſûr que vous tous ſentez ce qui en eſt au dedans de vous; où vous entendez la voix de la nature qui vous dit, *O que le peuple à qui il eſt ainſi eſt heureux.*

II. Permetez moy donc de repaſſer ſur ces differents degrez de bonheur: afin que nous puiſſions avoir une parfaite idée de tout ce que nous devons nous propoſer à nous-mêmes pour parvenir à cette felicité temporelle.

Le premier degré eſt de nous aſſûrer contre *les aſſaillans*; ce qui ſuivant la premiere explication du mot, ſignifie une Invaſion étrangere. C'eſt ce que nous avions grand ſujet de craindre il n'y a pas long-tems de deux manieres differentes. Premierement la frayeur d'être remis encore une fois ſous

ce

ce joug étranger dont nous avions été delivrez si heureusement dans le siecle passé : & qui étoit prêt de nous accabler dans celuy-cy : Dieu sçait quel joug c'est, qui ne laisse rien en liberté ; toute autre Tyrannie n'en veut qu'aux personnes & aux biens, mais icy on rend les pensées même esclaves ; il faut que la raison soit bannie, & qu'on s'assure de tout sur la foy d'autruy : ce pouvoir devorant ne se contente pas pour cela de la raison & de la conscience des hommes, il faut aussi qu'il renferme dans ses chaines leurs biens & leurs personnes, leur temporel aussi bien que leur spirituel ; avec cette difference que tous sont sûrs de donner leurs biens temporels & perissables, au lieu que personne n'est assuré de recevoir en échange ce qu'on appelle un trésor spirituel & incorruptible. Nous sommes bien certains que les Messes apportent de grands trésors à l'Eglise ; mais qui est l'homme qui puisse s'assurer que par le moyen de ces Messes l'ame de son amy soit delivrée du Purgatoire ? Il n'y a rien de plus certain aussi que les Reliquaires & les Chapelles des Saints sont extrémement enrichis, mais pas un de leurs bienfaiteurs n'est sûr qu'ils intercedent pour eux ; de sorte qu'une grande quantité de biens est mise entre leurs mains sur des assurances bien foibles & douteuses : & avec cela il faut que les emprisonnemens, les cruautez de toute maniere, & la mort même avec ce qu'elle a de plus affreux, soient la destinée de ceux qui pensent à secoüer ce joug insupportable : & comme c'est un joug, c'est aussi un joug qui nous est étranger : nous ne dependons en nulle maniere du Siege qui prétend être la mere Eglise, nous n'avons point receu l'Evangile de leur part. La Religion Chrêtienne étoit établie dans

nôtre

nôtre Isle plusieurs siecles avant que nous ayons eu aucune Communion avec ce Siege Romain, & nous ne luy avons jamais été sujets autrement que comme un prisonnier qui est sous le pouvoir de celuy qui l'a pris ; nous avons tous les justes titres possibles pour ne pas vivre dans leur dependance, car même dans le tems que nous faisions une Province de l'Empire Romain, encore que le Siege de Rome eût receu toute son authorité de la dignité de la Ville, en sorte qu'il ne pouvoit pas s'étendre au delà de l'Empire : cependant alors nous ne luy étions pas sujets : & beaucoup moins peut-il pretendre, à present, que cet Empire est dissous & qu'il ne subsiste plus, que nous luy rendions aucun hommage. Et encore que nous ayons été sous la même destinée que le reste de l'Europe soûmis à la Superstition, qui a prévalu durant quelques siecles de tenebres ; il est pourtant vray que nôtre Nation, pendant même que ces tenebres ont duré, a soûtenu sa liberté autant qu'il luy a été possible : pendant long-tems elle n'avoit pas assez de force pour avoir le dessus, mais la rigueur de l'esclavage étoit si rudement appesantie sur elle, qu'enfin elle s'est efforcée de rompre ses chaines & de se delivrer : n'est-ce donc pas une presomption étrange de s'imaginer qu'une Nation, qui a toûjours conservé un si genereux sentiment de liberté, puisse rentrer dans un Esclavage si cruel & si infame ? C'est pourtant ce que nos ennemis se faisoient fort d'emporter sur nous : nous avons veu les puissantes Negotiations qu'on avoit mises sur pied, les fameuses Empassades des deux côtez, & la societé la plus detestable de toutes celles qui sont les suppôts de cette authorité Usurpée, devoit nous tailler nôtre ouvrage. De

savoir

savoir s'ils en ont usé sagement ou non dans cette occasion, c'est ce que je ne determineray pas, au moins est-il constant qu'ils nous l'ont donné beau en nous laissant voir nôtre danger si à propos, que nous avons eu autant de tems qu'il nous en falloit pour nous appercevoir de la maniere dont nous devions être traitez. Mais encore que ce joug fût tout à fait insupportable, Dieu sçait combien, il ne faisoit pourtant pas tout le mal qui se presentoit à nos yeux. Nous étions charmez des artifices d'un Voisin aussi cruel que puissant; & on s'étoit déja si fort emparé du Conseil icy, qu'on n'avoit plus rien à souhaiter par rapport à nôtre Nation, que d'avoir autant le peuple à leur disposition, qu'ils avoient l'authorité publique. Nous tremblions de la peur qu'ils nous ont quelquefois fait naître qu'on les mettroit en possession d'une des clefs d'Angleterre, & d'un des plus importans posts de la Nation, ce qui dans la suite est tombé en d'autres mains qui se sont conduites avec moins de cruauté, parce qu'elles avoient moins de force. Mais il y a en cela un grand sujet de reproche contre nôtre Nation, de voir qu'un peuple qui en a été conquis, soit devenu le maître de ses principaux posts.

Une alarme n'étoit pas plûtôt passée, qu'une autre succedoit; N'avions nous pas sujet de craindre quelque chose de funeste d'une alliance qu'ils avoient eux-mêmes avoüée publiquement? Alliance faite avec un gouvernement qui a rompu la foy dedans & dehors, qui a persecuté avec des caracteres de cruauté au delà de tout ce que les premiers Siecles ont pû imaginer, & qui a fait la guerre sans rien conserver de l'humanité; Je dis qui a rompu avec

autant de hauteur des Edites & des Traitez, que si on avoit eu dessein d'affronter ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes : ils se sont conduits dans leur persecution avec une rage aussi barbare, que s'ils avoient voulu faire voir à tout le monde, que s'il étoit resté des entrailles de misericorde aux Inquisiteurs, pour eux ils en étoient entierement depoüillez : Et dans leur guerre n'ont-ils pas fait à des Provinces entieres, ce qu'on auroit regardé auparavant comme une flestrisseure, s'il avoit été commis dans une seule ville prise d'assaut. Je dis donc qu'un gouvernement semblable à celuy-là, & si uni avec le nôtre, nous causoit des frayeurs affreuses : c'est là *l'assaillant* qui nous menaçoit : mais encore que nous ne soyons plus dans le risque d'avoir nos portes ouvertes à un tel ennemi, par le moyen de ceux qui les devoient tenir fermées, nous ne devons pas laisser de nous mettre sur nos gardes contre eux ; ils nous haïssent, parce que nous osons être libres & Protestants : & ils ne manquent ni d'adresse, ni de ruse pour épier l'occasion, & pour s'en servir à propos : c'est là *l'assaillant* que nous devons craindre autant que les inondations de la mer, ou que les irruptions d'un feu devorant.

Il n'y a qu'une bonne intelligence dans vos Conseils & de la vigueur dans vos procedures, qui après la benediction de Dieu, puisse nous garantir des breches de ces deux ennemis, qui selon le caractere que nous en donne le Psalmiste, sont des *Enfans étrangers dont la bouche profere mensonge, & leur main droite est une main droite de fausseté* ; & qui dans quelque different qu'ils ayent été depuis peu, poursont selon les apparances, s'accorder, pour être plus

en

en état de nous détruire les excéſſives ſeveritez ſur les matieres de Religion, ſeront auſſi peu utiles en elles-mêmes, qu'elles peuvent être prejudiciables au but principal, & honteuſes à la Religion & à la Nation; car l'une condamne la cruauté; & nous ſavons que l'autre n'en peut pas même ſouffrir la veuë. Laiſſons à cette Egliſe là l'infamie de la perſecution, & ne nous attirons pas nôtre part des reproches que nous leur faiſons avec tant de Juſtice pour un ſujet ſi odieux.

Il n'y a rien qui rende une digue plus forte contre les débordemens des eaux que quand les parties qui la compoſent en ſont bien jointes, s'il y regne un general accord dans les affaires Civiles & une grande union dans celles de la Religion, nous pouvons eſperer que nôtre digue ne ſera jamais rompuë ni mineé. Sur cela permettez moy de vous dire qu'au commencement du Regne de la Reine *Elizabeth*, nos adverſaires ne voyoient point d'autre moyen de racommoder leur affaires, miſes en déroute par la perſecution de la Reine *Marie*, qu'en fomentant des diviſions parmy les Proteſtans ſur des matieres de peu de conſequence. J'ay veu moy-même les lettres des Principaux Evêques de ce temps-là, où il paroît que l'attachement de la Reine à vouloir maintenir quelques ceremonies procedoit, non pas du conſeil des Evêques, mais des pratiques de quelques Papiſtes déguiſez : & j'ay eu entre les mains l'original d'un journal de la Chambre baſſe de Convocation en la cinquiéme anneé de ce glorieux Regne, où on mit la matiere des Ceremonies ſur le tapis, & quand on en vint à opiner, la plus forte voix alloit a ſe deſiſter de tous ces ſujets de conteſte; mais les agens

du party contraire firent tourner l'affaire du côté le plus ſevere & comme ces diſputes fatales ont depuis toûjours été le grand pretexte de ce party-là, auſſi nous ont elles affoibli & expoſé à tous les dangers dont nous ſommes à preſent échapez, mais *comme par le feu.*

Il ne faut pas oublier la ſeconde maniere d'expliquer ce mot *d'aſſaillant* qui ſignifie aſſaillir ce qui appartient au particulier, ou pour dire tout en un mot, violer ces deux choſes ſacrées, *la Liberté & le bien propre*, avec la conſtitution de cet auguſte corps qui eſt le grand rempart de toutes les deux: quand on ne ſe ſervoit des Loix que pour avoir un plus ſpecieux prétexte de les rompre, quand on ne faiſoit valoir la Juſtice que pour authoriſer les injuſtices les plus criantes, quand le retranchement d'un homme n'étoit pas aſſez puiſſant pour reſiſter à des Juges favorits & à des Jurez ſubornez, quand c'étoit ſe rendre criminel de vouloir s'attacher à la Loy & à la Religion, & quand la Prerogative, qui n'eſt qu'un pouvoir établi pour la defenſe des peuples dans des occaſions extraordinaires, étoit devenuë la grande machine de leur perte, en un mot quand perſonne, quelque innocent qu'il fût, ne pouvoit trouver de ſûreté pour luy-même, ni d'aſſurance pour ſes biens, & quand vouloir ſoûtenir l'interêt de la Nation dans ce grand corps icy, étoit un crime qui ne pouvoit être expié que par le ſang de ſes meilleurs membres; quand, dis-je, toutes ces choſes ſont arrivées, alors nôtre rempart étoit rompu & *aſſailli*: mais comme ſi ce n'eût pas été aſſez de briſer les barrieres à moins qu'on ne s'en ſervît pour caſſer la tête aux proprietaires, auſſi les Loix,

la

la Juſtice & les Informations étoient devenuës les termes de formalité pour nous détruire ſelon les régles, & les ceremonies de nôtre ruine.

Afin donc de nous defendre contre de ſemblables *aſſaillans*, il faut bien expliquer & determiner ce qui étoit auparavant exprimé en termes ſi generaux, il faut fermer ces portes de derriere par où les méchans trouvoient moyen d'éluder le veritable ſens de la Loy, il faut ſe prémunir contre les rechûtes dans de ſemblables dangers pour l'avenir, & apporter tous les remedes poſſibles pour le rétabliſſement du paſſé : tout cela vous regarde proprement, & s'eſt à vous à donner ordre que nous ne ſoyons plus expoſez aux *aſſaillans*, ce qui vous ſera d'autant plus facile que vous n'avez plus à preſent d'authorité ſeduite, ni de party corrompu parmy vous qui s'oppoſe aux moyens que vous pouvez établir pour y parvenir ; car maintenant on doit regarder les bons Patriotes & les meilleurs amis de leur Religion & de leur païs comme les plus grands Favoris du glorieux inſtrument de nôtre delivrance, qui porte ſur ſon cœur les paroles qu'il a fait mettre ſur ſon Etendart, LA RELIGION PROTESTANTE, ET LES LIBERTE'S D'ANGLETERRE, & qui ſera toûjours le premier à écouter les propoſitions qui tendent à la ſûreté & à l'établiſſement de ces deux choſes. Pour dire tout en un mot, vous ſavez où & comment nous avons *été aſſaillis*, ce qui ſuffit pour vous regler dans les meſures que vous avez à prendre pour nous aſſurer pour l'avenir, en ſorte que cy-aprés il n'y ait plus *d'aſſaillans*.

Qu'il n'y ait perſonne non plus *qui faſſe ſortie*; l'un étant une conſequence de l'autre, il ne ſera pas neceſſaire d'y inſiſter loug-tems ; il n'y aura point de brebis égarée qui s'échape de la bergerie, ſi vous la garantiſſez du loup, on ne connoîtra plus parmy nous d'Apoſtats & de deſerteurs, ſi vous nous mettez à couvert de ces animaux de proye qui nous voudroient devorer. Etre conduits en captivité & devenir eſclaves, eſt le meilleur party qui nous puiſſe arriver, ſi jamais nous retombions entre les mains de ces gens qui ſont ſans pitié, ou du moins qui n'oſent pas en faire paroître, ſi tant eſt qu'il leur en ſoit reſté quelque étincelle. C'eſt dont le monde a vû un exemple en France qui ſurpaſſe tout ce que les ſiecles précedens ont jamais connu ; car c'étoit une choſe inouïe de voir un ou deux millions d'ames tombées & renduës miſerables, ou qui ont été forcées de ſe rendre elles-mêmes miſerables, en faiſant ce que la conſcience leur doit reprocher tous les jours ; des multitudes jettées dans les priſons & dans les cachots, condamnées aux Gibets & aux Galeres, & cela avec une furie à peine connuë des plus barbares ; les corps morts même étoient devenus les ſujets ſur leſquels ils exercoient leur rage. Une cruauté ordinaire s'aſſouvit de la mort d'un ennemy, mais il faut qu'elle ſoit irritée par les principes d'une Religion inhumaine pour commettre des outrages de cette nature ſur des pauvres cadavres: tout cela s'eſt paſſé avec tant de hauteur & ſi generalement, que même des gens de qualité & de ſavoir qui auparavant s'étoient rendus recommandables par leur vertu & par leur douceur, ſembloient avoir revêtu la fureur des Inquiſiteurs, & s'être dépoüillez de cette tendreſſe même naturelle à

ce

ce qu'il y a de pire parmy les hommes. L'inſulte & le reproche étoient le langage ordinaire du Clergé : & le tout ſe faiſoit avec ſi peu de diſſimulation, & ſi peu d'apparence de bon naturel, qu'on aggravoit le traitement barbare de nos freres infortunez par les circonſtances & par la maniere dont on s'y conduiſoit. C'étoit là *la ſortie* ou la captivité que nous avions à attendre, aprés le grand *aſſaut* qui nous menaçoit il n'y a que peu de jours.

Tout le bonheur que nous pouvions eſperer, étoit d'avoir la même deſtinée que pluſieurs de nos freres perſecutez, qui abandonnant leur païs, leur biens & leur familles, ſe ſont crûs trop heureux de pouvoir ſe ſauver avec leur vies dans leurs mains, & leur conſcience pure : mais s'il étoit arrivé une telle diſperſion parmi nous, où eſt-ce que nous aurions pû eſperer une retraite ? la France avoit un grand continent dont on ne pouvoit pas ſi bien fermer les paſſages qu'il ne s'en trouvât quelqu'un pour échaper, au lieu que nous ſommes ici renfermez dans une Iſle. Ils nous avoient pour les recevoir, auſſi bien que ces heureuſes Provinces, qui depuis qu'elles compoſent un Etat Libre, ont toûjours été le ſanctuaire des malheureux, & le Refuge des perſecutez pour Juſtice : Mais vers qui aurions nous pû aller ? car comme les Etats n'auroient pas pû ſurvivre long-temps à nôtre ruïne, auſſi le grand nombre des Refugiez qu'ils ont reçûs à bras ouverts, avoit rempli leur païs, & épuiſé leur charitez. Une longue & dangereuſe navigation vers les Indes Oriantalles ou Occidentalles, étoit toute l'eſperance qui ſembloit nous être laiſſée ; Mais comment aurions nous pû nous flater d'être long-

long-temps en ſureté contre une malice induſtrieuſe à perſecuter dans les lieux les plus éloignez.

Il y a une autre *ſortie* à laquelle nous avions commencé d'être reduits, qui conſiſte à être obligez à abandonner tous les engagemens qui attachent un homme à ſa famille & à ſa Patrie, & à chercher ce repos en errant de côté & d'autre, dont nous n'aurions pas pû joüir chez nous; & encore que ce party ne ſoit pas ſi facheux, & qu'il ne demande pas tant de patience pour le ſupporter, il faut pourtant avoüer qu'il y a une eſpece de charme dans ſon païs natal, au milieu de ſes amis & de ſes parens, & où on a toutes les commoditez poſſibles pour mener une vie tranquille; c'eſt à quoy la nature ne peut reſiſter ſans grande repugnance. Le moyen de nous conſerver contre ces ſortes de *ſortie*, eſt de regler ſi bien les affaires, que nôtre païs ſoit en ſureté à l'egard du dehors, & qu'il y ait une bonne Juſtice au dedans, en ſorte qu'au lieu de faire naître l'envie aux habitans d'en ſortir; on y attire plûtôt les étrangers de toutes parts. Un Anglois n'a pas beſoin d'autre choſe pour ſe rendre ſon païs recommandable, que de voyager ailleurs durant quelques années.

Qu'il n'y ait point de cry dans nos ruës, ou *dans nos places publiques*. Qu'il n'y ait ni alarme ni crierie; c'eſt à quoy on travaillera avec ſuccez, en donnant ailleurs de l'ouvrage à nos ennemis, en ſupportant les Proteſtans perſecutez, en employant la force pour retablir les Edits faits en leur faveur, & pour remedier aux injuſtices criantes qu'on leur a faites, & plus particulierement en contractant

une

une union étroite & perpetuelle, avec ces Provinces qui ont soûtenu & assisté nôtre Grand Liberateur, dans une si vaste entreprise, d'une maniere tout à fait Noble, & en effet sans égale. Nôtre Nation leur a rendu service dans le dernier Siecle, quand ils étoient aprés à travailler pour leur liberté, mais ce service consistoit à leur prêter de l'argent & des Troupes, en prenant des villes pour garantie, encore qu'alors il y allât de l'interêt de l'Angleterre de les maintenir; mais à present ils ont tout hazardé, parce que nous étions sur le point de perir, d'une maniere bien plus franche, plus dangereuse à eux-mêmes, & plus obligeante à nôtre égard, sans exiger, ni conditions, ni garanties. On ne doit pas s'imaginer qu'une Nation aussi genereuse que celle-cy, voulut s'attirer une fletrissure aussi noire, que d'oublier jamais un si grand service. Leur Nom même nous doit être *un oignement répandu*, pour parler selon la phrase poëtique de l'Ecriture; & à present sur le recit que nous faisons des obligations que nous leur avons, si nous ne pouvons pas trouver des termes équivalens à nôtre tendresse, nous pouvons au moins sentir quelque chose pour eux, & porter sur nos cœurs, ce qui ne se peut exprimer par nos langues.

Aprés nous être ainsi gardez contre les cris & les alarmes, la premiere chose à quoy il faut travailler, c'est de faire fleurir la Justice & la Paix au dedans, de dispenser les recompenses avec équité, en infligeant les peines aussi peu qu'il est possible pour la sureté du public, afin d'éviter autant qu'on pourra les occasions des plaintes.

Le

Le plus ſeur moyen pour en éviter toutes les juſtes cauſes, eſt d'être exact dans l'adminiſtation de la Juſtice publique, & de ne rien uſurper ſur la liberté de conſcience, qui eſt le premier & le plus ſacré des droits de l'homme. Parler toûjours en verité & agir juſtement, ſoulager les oppreſſez ſans égard à l'apparence des perſonnes, defendre la cauſe de la veuve & de l'orphelin, & ne pas maîtriſer ſur les conſciences d'autruy par force & par cruauté, mais laiſſer à la diſcretion de chacun la liberté de ſervir Dieu, à l'égard de la maniere, en la ſincerité de ſon cœur : tout cela mettra une heureuſe fin à des plaintes juſtes & fâcheuſes, qui ont été faites devant Dieu en l'amertume des cœurs de pluſieurs, dont la vie leur étoit à charge, ſeulement parce qu'ils ne pouvoient pas agir contre ces perſuaſions qu'ils n'étoient pas capables de changer ou de ſurmonter.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'ôter toutes les juſtes occaſions aux cris & aux plaintes pour les bannir entierement du milieu de nous, à moins que nous ne renoncions à cet eſprit impatient & jaloux qui forme des plaintes de rien, & qui ſe forge des dangers imaginaires & des jalouſies ſans fondement. Si nous laiſſons gâter nos eſprits de cette humeur, tout ce qui ne ſera pas de nôtre goût nous paroîtra empoiſonné, la conduite des autres que nous n'approuvons pas ſemblera ridicule à nôtre imagination bleſſée, en ſorte que nous ſerons bien ſouvent dans l'état de ceux qui étoient *en grande frayeur où il n'y avoit point ſujet de craindre.* Il nous faut revêtir un eſprit debonnaire, doux, humble & de bon naturel, *ne point penſer à mal, croire & eſperer toutes choſes.*

III. Juſques

III. Jusques icy j'ay examiné la premiere moitié de mon texte, *O que bien-heureux est le peuple auquel il est ainsi.* Mais pour parler dans le langage de S. Paul, *Je vay vous montrer un chemin plus excellent.* Car quelque touchez que nous puissions être de toutes ces benedictions, en voicy une qui vaut sans comparaison plus que toutes les autres mises ensemble : *O que bien-heureux est le peuple dont le Seigneur est le Dieu.* Quand l'Idolatrie s'étoit répanduë sur toute la face de la terre, il n'y avoit point de Nation, de Ville & de Famille qui n'eût son particulier object d'adoration qui étoit appellé son Dieu, c'étoit ce qu'on servoit, où le peuple se rendoit en foule, & à quoy il s'adressoit dans ses détresses, c'étoit là la grande corruption dans laquelle tout le genre humain étoit tombé.

Quand Dieu mit au cœur de Moyse de prescrire une Religion par laquelle il vouloit les retirer de l'Idolatrie d'une maniere proportionnée à leur capacité & à leurs inclinations, il se fit connoître à eux sous cette simple idée de *Jehovah*, c'est à dire, celuy qui est veritablement & necessairement, afin que par la simplicité de cette notion ils pussent se mieux attacher à luy, & qu'ils ne donnassent pas à leurs esprits la liberté de former des chimeres grossieres à son égard : car si une fois le peuple se forme des images de Dieu dans l'esprit, il se laisse aisement porter à le representer à ses sens revêtu de forme visible & grossiere. Mais comme Dieu leur donna de soy-même une idée tout à fait simple & dégagée des choses corporelles, aussi il traitta avec eux une alliance, qui d'un côté les engageoit à ne servir que

luy d'une maniere conforme à ſa nature & aux commandemens qu'il leur avoit propoſez, & par laquelle de l'autre il leur promit ſa protection & ſa faveur. C'eſt là la veritable explication de ces paroles qui ſont ſi ſouvent repetées dans le vieux Teſtament, *Je ſuis l'Eternel ton Dieu.* Elles ſont employées quelquefois pour faire reſouvenir le peuple de ſon devoir envers Dieu, & ailleurs, pour l'aſſurer de cette protection qu'il en peut attendre: ſuivant cela le bonheur d'un peuple *dont le Seigneur eſt le Dieu*, revient à ces deux choſes; l'une qu'ils ſervent Dieu ſincerement, étant delivrez de la corruption de l'Idolatrie: & l'autre qu'ils ont l'avantage d'être d'une maniere particuliere ſous les ſoins & ſous la protection de Dieu.

Pour rendre le veritable *Jehovah*, *nôtre Dieu*, il faut, premierement, que nous l'adorions & le reconnoiſſions, que nous le ſervions *en eſprit & en verité*, & que nous banniſſions de nos eſprits toute penſée qui pourroit conduire à l'Idolatrie, & de nôtre culte tout object qui pourroit nous y porter. Il ſemble qu'en matiere de Religion les deux extremitez ſont l'Atheiſme & l'Idolatrie, c'eſt cependant ce qui s'approche autant qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer; car comme l'Athée n'adore point de Dieu, auſſi l'Idolatre fait que ce qui eſt adoré n'eſt point Dieu. Si dans nôtre imagination nous reduiſions la Divinité à quelque choſe de ſemblable à nous, ou qui fût un peu meilleur, l'impreſſion qu'une Religion de cette nature pourroit faire ſur nous ne ſeroit que bien foible, & en ne produiſant que des craintes, elle pourroit nous porter à une complaiſance

ſance aveugle pour quelques imaginations qui ne ſerviroient qu'à apporter du profit à ceux qui les inventent, mais elle ne purifiera ni n'élevera jamais nôtre nature, ce qui eſt pourtant le veritable deſſein de la Religion. En un mot, l'Atheiſme ne reconnoit point Dieu, & l'Idolatrie le degrade, elle avilit l'idée que nous en avons auſſi bien que toutes les notions de la Religion. Il peut être que la pompe & les ſolemnitez touchent le commun peuple; mais ſatisfaits de la dépenſe & de la peine que leur Religion leur donne, ils deviennent diſſolus & corrompus, ſeveres & cruels: en ſorte qu'il n'y a rien qui efface plus les impreſſions de la Religion, & qui détruiſe davantage les ſemences des bonnes mœurs avec leſquelles nous naiſſons, que l'Idolatrie. Et comme l'éloignement des Payens de la veritable idée de l'Etre du grand Dieu, qui eſt le ſeul object du culte ſacré, le mélange qu'ils faiſoient du veritable Dieu avec une infinité de Divinitez inferieures, & cette pratique de repreſenter la Divinité par des objects palpables aux ſens, faiſoient l'Idolatrie qui étoit ſuivie par tout le monde, dans laquelle les Juifs retomboient ſouvent ſous l'ancien Teſtament, au lieu que le veritable Jehovah étoit le Dieu d'Iſraël; auſſi s'eſt-il introduit parmy les Chrêtiens une autre Idolatrie fort ſemblable à celle-là dans tous ſes principaux caracteres; nous voyons que les autheurs du Nouveau Teſtament inſiſtent autant ſur le principe d'un ſeul Mediateur, que ceux de l'ancien inſiſtoient ſur celuy d'un ſeul Dieu: le culte y eſt reduit à une ſimplicité tout à fait éloignée de cette pompe de Moyſe; & cependant combien a-on introduit de Mediateurs inferieurs pour nous empêcher de

nous confier uniquement au ſeul Mediateur, par le moyen duquel l'Ecriture nous enſeigne d'aller à Dieu ? & combien les Egliſes Chrêtiennes ont-elles été defigurées & ſoüillées par cette multitude d'objects viſibles du Culte Sacré, & par un faſte auſſi groſſier que ſi on avoit eu deſſein de rendre l'Idolatrie des Chrêtiens encore plus ſcandaleuſe que n'étoit celle des Payens ? mais la delivrance de nos temples, & même de nos penſées du crime d'Idolatrie, n'eſt qu'une branche de ce qu'emportent ces paroles, que le *Jehovah ou le Seigneur eſt nôtre Dieu*: car cela ſignifie, non ſeulement, que nous ne ſervons point Dieu d'une maniere indigne de luy, mais auſſi que nous l'adorons d'une maniere qui convient à cette relation qu'il y a entre luy & nous, par laquelle il eſt *nôtre Dieu* ; & c'eſt ce que nous faiſons quand nous l'invoquons, que nous mettons nôtre confiance en luy, & que nous nous reſignions entierement à ſa conduite, quand nous reconnoiſſons ſincerement, que toutes les benedictions que nous recevons, procedent de luy, & quand, en un mot, nous luy rendons tous les devoirs auſquels nous ſommes engagez, puis qu'il eſt l'autheur de nôtre Etre, & le diſpenſateur de tout le bien que nous poſſedons. Mais ſi nous nous moquons de tout ce qui eſt Sacré, ou ſi nous nous acquitons de ces devoirs ſi legerement, qu'il ſemble que nous ne croyons preſque pas ce que nous profeſſons : S'il paroît que nos prieres, nos actions de graces, nôtre culte, & nos Sacremens, ne ſont que des mots & de pures formalitez : & ſi dans toute nôtre conduite, & dans la diſpoſition de nos cœurs, nous faiſons voir que

toutes

toutes ces choſes ne ſont que des maſques & des déguiſemens pour tromper ceux qui s'y arrêtent : Il eſt clair, que ſuivant cela, *le Seigneur n'eſt pas nôtre Dieu.* Et s'il n'eſt pas *nôtre Dieu* en ce premier ſens, nous ne devons pas nous attendre qu'il ſoit long-temps *nôtre Dieu* ſelon la ſeconde explication de ces mots, c'eſt à dire, qu'il nous protege & qu'il nous defende. *Il eſt un Soleil & un Bouclier, & il donnera grace & gloire* ; mais cette benediction n'arrive *qu'à ceux qui ſe confient en luy.* Il eſt certain que ſelon la phraſe du Pſalmiſte, *les Boucliers de la terre*, c'eſt à dire la defenſe du païs, appartiennent à Dieu : & encore que ceux qui du veritable Dieu, en ont fait leur Dieu, ſe ſoient rendus indignes de cette relation, cependant juſqu'à ce que leurs pechez ſoient montez à ce point, qu'il ſoit obligé de les rejetter, il continuera toûjours de veiller ſur eux, par une providence ſi diſtinguée, que tout le monde verra que *ſes yeux ſont ſur ceux qui le craignent, & qui eſperent en luy* ; il peut & veut quand il le trouve à propos, *détruire les conſeils des ſages, & rendre fous les devins ; il ſurprend les ruſez dans les pieges qu'ils avoient eux-mêmes tendus* : & ſelon que nous le ſentons & que nous le reconnoiſſons aujourd'huy avec joye, il peut faire naître *des delivrances à ſon Peuple* : même quand il ſembloit comme *la brebis deſtinée à la boucherie* : il peut produire un inſtrument, même *celuy qu'il a fortifié pour ſoy-même*, l'encourager, le diriger & le conduire, en ſorte qu'avec une poignée d'hommes à oppoſer à une grande & puiſſante armée, il ne ſe trouve pourtant point d'ennemy qui l'oſe attaquer, mais il change toute la face d'un puiſſant Empire,

&

& cela avec ſi peu de confuſion & de deſordre, pour ne pas dire avec ſi peu de ſang repandu & de perte, qu'au lieu de ces ſpectacles d'horreur, on n'entend que des acclamations de joye : c'eſt ce que Dieu a conduit avec tant de ſuccez, & pouſſé ſi loin, que nous ſommes à preſent ſur le point de voir tout ſe terminer par un heureux établiſſement. Ainſi, encore que Dieu ſçache que nous, je veux dire toute ſorte d'Ordres & d'Etats de Perſonnes, ou pour me ſervir du denombrement de Daniel, *nos Roys, nos Princes, nos Peres, & tout le Peuple du Pays, nous ayons tous peché & fait méchament, & que nous nous ſoyons rebellez contre luy*, en ſorte que nous avions ſujet de craindre que quelque peſante malediction ne tombât ſur nous ; car puis que nous avions rejetté le Seigneur pour ne le plus avoir pour nôtre Dieu, il auroit pû nous rejetter auſſi, afin que nous ne fuſſions plus ſon Peuple : Cependant au milieu de ſa colere que nous avions irritée contre nous, *il s'eſt ſouvenu d'avoir pitié* ; & il nous a donné un gage ſi éclatant, & à tout le reſte du monde, une preuve ſi authentique qu'il eſt nôtre Dieu, que ſi cecy ne nous porte pas, premierement à la repentance, & enſuite à la reconnoiſſance, & à l'accompliſſement de ces Vœux que nous luy avons fait dans nos détreſſes, nous devons craindre de tomber ſous cette malediction de l'arbre qui continuoit d'être ſterile, après le dernier eſſay qu'on avoit fait de le cultiver : *coupe-le, à quel propos empêche-il la terre ?*

IV. Je viens maintenant en dernier lieu à vous propoſer des moyens, par leſqueles vous pouvez

vous

vous assurer, à vous & à la Nation, cette grande benediction, d'avoir le Seigneur pour nôtre Dieu. Je ne doute pas que vous n'ayez mis assez dans vos esprits, la premiere partie de mon Texte ; il est constant que c'est vôtre devoir, & vous y êtes engagez ; mais pour pouvoir nous assurer nôtre bonheur temporel, il est facile à voir combien il est necessaire que nous travaillions à avoir toûjours Dieu de nôtre côté ; car la meilleure conduite du monde, & les desseins les plus heureux sont bientôt ruinez, si Dieu s'attache à les traverser : combien de revolutions voyez-vous, & combien de conseils humains reduits à neant ; j'espere que cela vous fera considerer pour toûjours de quelle importance est la benediction de Dieu pour le succez de quelque entrepriſe que ce soit : & pour ne vous proposer que ces exemples qui sont tout nouveaux, & qui parlent encore : vous avez vû plusieurs assemblées de Parlement dont la Nation attendoit un heureux établiſſement, & cependant tout s'est reduit à rien : ensuite vous en avez vû un autre dont on n'esperoit rien qui ne fût funeste, & cependant Dieu s'en est servi comme d'un moyen pour maintenir nos Loix & nôtre Religion. Vous avez vû une puissante armée & un vaste revenu fortifié d'un Allié formidable : mais vous n'auriez jamais pû esperer que cette armée qui vous causoit tant de frayeurs eût deu avoir une si grande part à la gloire de vôtre delivrance : & perſonne n'auroit jamais pû s'imaginer que les conseils de nos ennemis eussent deu faire plus pour nous que tous les projects de nos amis : vous qui voyïez l'état des affaires il n'y a que trois mois, n'auriez jamais pû penſer

qu'une

qu'une revolution auſſi univerſelle eût pû ſe faire auſſi aiſement que le changement des décorations d'un Theatre. Ce ſont des exemples parlant pour vous faire voir combien il eſt important à une Nation d'avoir le Seigneur pour ſon Dieu. Nous l'avons vû juſques icy d'une maniere ſi evidante, que nous nous trouvons forcez de conclure que nous ſommes ſous une influence du Ciel tout à fait particuliere; & puis qu'en Dieu *il n'y a point de variation ni d'ombre de changement*, il faut que nous confeſſions que s'il arrive quelque changement dans la conduite de Dieu à nôtre égard, il vient uniquement de nôtre ingratitude & de nôtre indignité: ſi nous continuons dans nôtre Atheiſme & dans la corruption de nos mœurs, dans le mépris de Dieu & de la Religion, & dans tous ces deſordres qui ont crié ſi long-tems vengeance contre nous; nous pouvons craindre avec juſtice que nôtre état d'aujourd'huy ne ſoit fort court, que ce ne ſoit que pour donner le tems de reſpirer un moment, afin d'éprouver ſi nous ſommes propres pour une entiere delivrance, ſi nous en ſommes capables ou non: mais ſi nous en abuſons, il faut nous attendre à des calamitez plus terribles, même que celles que nous craignions il n'y a pas long-tems, & à être le ſujet de la riſée & des reproches de toute la terre. Je n'inſiſteray pas pour l'heure ſur tout ce que chaque particulier doit faire pour prévenir une deſolation ſi terrible, je remarqueray ſeulement les choſes que tous les gens de bien attendent de vos reſolutions.

La

La premiere eſt de nous aſſurer pour toûjours, autant qu'il eſt poſſible à la ſageſſe humaine & à la force de la Loy, contre les juſtes apprehenſions de voir l'Idolatrie rétablie au milieu de nous, & de faire les meilleures proviſions qu'il eſt poſſible contre ces dangers où nous étions il n'y a pas long-tems.

II. De détruire cette inclination impie & athée, qui prévaut ſi fort parmy nous, & qui ſe moque de tout ce qui eſt ſacré dans la Religion: j'avouë que vous ne pouvez pas rendre les hommes devots & pieux, mais vous pouvez leur faire naître de la crainte & de la honte de leur profeſſion athée.

III. Vous pouvez beaucoup remedier à ce ſcandale qui tombe ſur toutes les Religions, & en particulier ſur la nôtre, cauſé par la diverſité, non pas tant des opinions; car Dieu ſoit loüé, il n'y en a pas beaucoup parmy nous; que des rites & des choſes indifferentes, afin que par ce moyen nous ſoyons tous portez à glorifier le Seigneur nôtre Dieu d'un cœur & d'une bouche.

IV. Vous pouvez pourvoir au ſoûtien d'une ſi grande partie de nôtre Clergé, qui étant privez des moyens neceſſaires à leur ſubſiſtance, ne ſont ni qualifiez pour ces employs ſacrez, ni nullement en état de ſe rendre capables de cette bien-ſeance qui convient au Service Divin, beaucoup moins de s'acquiter d'une charge auſſi importante qu'eſt celle de la conduite des ames.

V. Vous pouvez contribuer beaucoup à donner la derniere perfection à nôtre Reformation ; il y reste encore plusieurs de ces anciennes corruptions qui se pratiquent parmi nous, & l'administration de l'autorité Ecclesiastique y est sujette à de grandes objections. Je n'insisteray pas sur les autres chefs, il sera facile de les trouver ; & si vous entreprenez une fois ce travail, vous verrez assez d'ouvrage devant vous.

VI. Enfin vous devez donner de si grandes marques de vos reconnoissances pour cette heureuse delivrance, tant au grand Dieu qui l'a procurée, qu'à l'heureux instrument dont il s'est servi. Qu'il ne manque rien dans la maniere dont vous devez vous acquiter de ce devoir. Nôtre cinquiéme jour de Novembre doit à present être enrichi d'un second Service, puis que Dieu l'a fait si remarquable, que de le choisir pour le commencement de ce, qui selon nos justes esperances, rendra nôtre delivrance des trahisons & des conspirations entierement parfaite : & cette seconde benediction, qui nous est survenuë dans ce jour là, obscurcira fort la premiere, si elle ne l'efface pas entierement. Que nos ames donc, & tout ce qui est au dedans de nous, se rejouissent en ce Dieu, *qui nous a sauvez de la gueule du Lyon, & nous a exaucé des cornes des Licornes*, selon les expressions du Psalmiste. Benissons Dieu qui est nôtre Force, nôtre Forteresse, & nôtre Liberateur. Que sommes nous, qu'il ait ainsi pensé à nous, qu'il nous ait tendu sa main d'enhaut, & nous ait *delivré de la main des enfans étrangers, dont la bouche profere vani-*

[illegible] *de fou*[illegible] Chantons un nouveau chant à Dieu ; chantons [illegible] à celuy qui nous a delivrez jusques icy, [illegible] nos [illegible], nous sera un Dieu [illegible] nous delivrer de l'épée mal-faisante. [illegible] un peu sur ce grand salut qu'il nous a procuré, & poussons-le jusqu'à ces fins glorieuses, qui se rapportent à l'établissement de nôtre Religion, [illegible] à la delivrance de nôtre Nation, non seulement [illegible] les oppressions & les injustices d'apresent, [illegible] du danger d'y retomber à l'avenir : [illegible], donnons les marques de nôtre plus juste reconnoissance, à celuy par le moyen duquel nous possedons un si grand repos, & vous une si grande liberté dans vôtre Auguste Assemblée. Ni la grandeur, ni les dangers de l'entreprise, n'ont pas été [illegible] d'émouvoir son esprit trop élevé pour cela, au dessus de la crainte, quoy qu'il n'aye rien qui approche de cette ambition inquiete, [illegible] les esprits turbulens. Il a servi la Nation, & il luy laisse à present la liberté de s'assurer elle-même ; & vous sçavez mieux que personne comment conduire cela à un accomplissement [illegible] *fin qu'il n'y ait ni assaillant, ni* [illegible] *qu'il n'y ait point de cry dans les rues.* [illegible] *heureux est le peuple auquel il est* [illegible] *heureux est le peuple duquel l'Eternel est le* [illegible].

FIN.